

Le Canada Musical.

VOL. 2.]

MONTREAL, 1^{ER} SEPTEMBRE 1875.

[No. 5.]

A BERLIOZ.

Donc, la mort ta frappé Mais du moins tu sus vivre,
C'est-à-dire souffrir, croire, aimer; tout est là!
Esclave subjugué qui tout entier se livre,
Quand l'Art vint t'appeler, tu lui dis "Me voilà!"
Il te faut mon âme, prends-la!"

Il le fit il voulait ton âme harmonieuse,
Ton âme qu'un soupir enlevait jusqu'au ciel
Sur tes lèvres il mit l'urne mystérieuse
Où tu bus à longs flots l'ivresse avec le fiel,
Le poison caché sous le miel

Ce poison, tu l'aimais! il remplissait ton être,
Il dévorait tes jours, il enfiévrant tes nuits,
Dans des lieux enchantés te promenait en maître,
Et, sur l'aile d'un rêve emportant tes ennuis,
Te berçait de magiques bruits!

Tu l'aimais, ce poison, ce tourment, cette flamme,
Ce quelque chose en toi qui te faisait vivant,
Qui t'arrachait des cris où se fondait ton âme,
Qui t'aurait fait pleurer pour un souffle du vent,
Et qui te poussait en avant!

En avant dans la lutte et malgré tout! — Chaque heure
T'apportait sa douleur sans te voir reculer
Repoussé, méconnu, sans pain et sans demeure,
Ce n'était pas l'effroi qui te faisait trembler,
Mais l'Esprit qui voulait parler!

N'est-ce pas qu'il est bon d'avoir l'art pour idole?
N'est-ce pas qu'il est doux de souffrir de ce mal?
D'être de ceux qu'un rien ou transporte ou désole,
Et qui porte en eux, feu divin et fatal,
La passion de l'Idéal?

Malgré leurs jours marqués d'épreuves infinies,
Ceux-là sont les heureux, les envoyés d'ailleurs!
Ils ont les désespoirs, les lentes agonies,
Les besoins insensés, les amours pleins de pleurs,—
Mais quel parfum dans leurs douleurs!

Dis, aurais-tu donné ta blessure profonde
Pour tout ce qu'ici-bas on recherche le plus?
Aurais-tu renoncé pour quelque chose au monde
À ton supplice ardent, quand des vœux inconnus
Bouleversaient tes sens émus?

Non, oh non! car c'est là l'inénarrable extase,
Le martyre secret que ne vaut nul bonheur,
Le nectar près duquel toute liqueur est vase, —
Le dard qui fait saigner chaque repli du cœur,
Et qu'on préfère à toute fleur!

ADOLPHINE BONNET,

(MADAME E. BARUTEL)

-Lauréat de l'Académie Française.

HENRI VIEUXTEMPS.

Henri Vieuxtemps, le Prince des violonistes modernes, naquit à Verviers [Belgique], en 1821, à peu près vers l'époque à laquelle mourut, à l'Île Ste Hélène, ce grand génie militaire, Napoléon I, qui, sous le sobriquet modeste de petit caporal, que lui avaient décerné les vieilles moustaches de la Vieille Garde, avait fait trembler l'Europe en émoi, et inspiré la terreur aux souverainetés du Droit Divin, dont plus tard la coalition devait arracher de son gigantesque pedestal la plus grande personnification de la plus insatiable ambition humaine, laquelle n'en conservera cependant pas moins sa page glorieuse dans les annales des prouesses militaires que se partagent la fin du 18^e et le commencement du 19^e siècle.

Le père du grand violoniste avait servi sous le petit caporal et il s'en était fallu très-peu que notre virtuose ne vît jamais le jour.

C'était en Allemagne. On venait, — comme toujours — de remporter une victoire sur l'ennemi. Déjà on se préparait à se reposer sur les lauriers du jour, lorsqu'une balle perdue vint se loger dans le coin de l'œil gauche du jeune conscrit. Le flagrante delicto de la malencontreuse balle fut constaté sur le champ, et l'involontaire réceleur du plomb sphérique tautonique fut envoyé en pension à l'hôpital.

La balle resta bel et bien dans le *capo* musical qu'elle paraissait avoir choisi comme par préférence, et le jeune guerrier fut peu de temps après, et, — sur sa demande, — renvoyé temporairement dans ses foyers.

Rentré au bercail, il ne tarda pas à se remettre de sa mésaventure, mais la balle tint bon elle ne sortit pas.

Le militaire fut oublié, et il ne rejoignit plus son régiment.

À l'hôpital, il avait fait ce raisonnement: ma vocation pour l'état militaire est douteuse, l'occasion est bonne, profitons-en. Il exagéra ses souffrances, il prétexta des maux de tête affreux, et l'aspect de l'œil aidant, il obtint, mais avec beaucoup de difficulté, un congé illimité qui dura plus longtemps que le grand capitaine qui l'avait accordé.

Henri Vieuxtemps, naquit donc en cette mémorable année qui vit filer cette grande étoile, s'effacer cette grande illustration de la nation française. Ce capitaine audacieux qui, empruntant du dieu Mars le glaive d'airain des Césars, avait de ses exploits guerriers, de ses actions d'éclat, en un mot, de son formidable nom rempli le monde.

Les parents de Henri Vieuxtemps n'étaient point riches. Employés dans une manufacture de coton à Verviers, ils gagnaient tout juste assez pour les besoins du jour. Mais le père, homme intelligent et industrieux, et doué d'ailleurs d'une disposition musicale extraordinaire, ne se borna pas à se nourrir de la mesquine pitance que lui laissent son labeur manuel. Il se mit donc à se perfectionner dans l'art musical, en prenant sur ses heures de repos le temps nécessaire à cet effet. Habile aussi dans tout ce qui avait rapport aux ouvrages manuels, il se fabriqua lui-même un instrument connu encore aujourd'hui sous le nom de *Serpent*, instrument dont il se servit (n'ayant pas les moyens d'en acheter un) dans les orchestres où il s'employa pour augmenter un peu le salaire de la manufacture à peine suffisant pour l'entretien de sa famille.

Son fils Henri avait maintenant quatre ans. Voyant les dispositions précoces de l'enfant, il lui fabriqua un violon avec un vieux sabot qu'avait déniché le petit, et le jeune moutard, sous la main directrice de son père devint bientôt la merveille de l'endroit et des environs.